

AMOUR ET SOLITUDE

Comme une ombre qui vous frôle, comme le glissement furtif du serpent dans les hautes herbes, comme le brusque surgissement d'un obscur souvenir aussitôt évanoui, se manifeste parfois, au cœur de l'époux ou de l'épouse — si aimants soient-ils — le sentiment de solitude. Il sait choisir l'occasion : un instant de lassitude, une attente qui se prolonge, une moindre vigilance du cœur. Si vite il s'esquive, qu'on n'est même plus sûr d'avoir perçu quelque chose. Un haussement d'épaules, un sourire incrédule, un instinctif sursaut d'amour suffisent à dissiper l'impression pénible. C'est un premier avertissement. Sournois, le visiteur revient et chaque fois, après son passage, laisse comme un sillage d'inquiétude incertaine au fond de l'âme. Et voilà qu'un jour il ne se dissimule plus. C'était donc bien lui, ce vieux sentiment de solitude qui tourmenta si fort le cœur au cours de l'adolescence. On l'avait pourtant cru exorcisé pour toujours. L'amour, le bel amour vainqueur d'il y a cinq, dix, quinze ans, ne l'avait-il pas définitivement exclu ?

Ah ! que l'on se défend mal contre l'intrus : inquiétude, peur, honte ou fuite... Faute de comprendre, on réagit de manière désordonnée.

« N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre ? Ne l'aimerais-je plus ? Serais-je déçu ? Ne serait-ce pas plutôt que je glisse à la neurasthénie ?... »

Aux fausses hypothèses répondent les faux remèdes : divertissements, résignation, raidissement de l'homme de devoir, fidélité aveugle, visite au psychiatre... Que ne cherche-t-on d'abord à faire la lumière avec calme, lucidité, courage ! Oui, comprendre d'abord.

Si l'on réfléchissait sur le sentiment de solitude, on verrait qu'il apparaît pour la première fois à l'âge où surgit le sentiment de personnalité : lorsque l'adolescent prend conscience de lui-même, se découvre un être unique, à nul autre pareil.

Après les premiers mois de sa vie, où il avait été comme identifié à sa mère, l'enfant vivait dans un état de confusion affective avec sa famille. Puis, peu à peu, lui qui d'abord parlait de soi à la troisième personne en vient à utiliser le « je », à manifester une certaine autonomie, à s'affirmer face à son milieu, éventuellement à adopter le ton revendicatif. Par la suite il entre en rapport avec les autres, fait l'apprentissage de la vie sociale. À vrai dire, pendant des années encore il se trouve à l'aise dans son milieu : groupe, famille, camarades. Mais vient un moment critique où s'affrontent sa personnalité naissante et le milieu social. Et c'est alors que naît le sentiment de solitude. Désormais la vie en groupe ne peut répondre au besoin le plus foncier de sa jeune personnalité ; il lui faut la « communion », le rapport de personne à personne, ce dialogue où deux êtres autonomes, chacun voyant en l'autre une valeur absolue, mettent en commun le meilleur d'eux-mêmes. Communion qui se cherche dans l'amitié d'abord, qui ensuite s'opère dans l'amour conjugal et le mariage, car « il n'est pas bon, dit Dieu, que l'homme soit seul ».

Nous tenons là le secret du sentiment de solitude : il est aspiration à la communion ; c'est pourquoi il persiste tant qu'elle ne lui est pas offerte et disparaît aussitôt qu'il la trouve. Communion, échange interpersonnel, disent les philosophes, où les deux partenaires ont le sentiment d'être un et cependant de n'avoir jamais vécu d'une vie personnelle aussi intense.

Le sentiment de solitude fréquemment resurgit quelques années après le mariage. Ce peut n'être qu'une reviviscence d'un état d'âme adolescent, si le mariage n'a pas été une communion vraie des personnes¹. Lorsque, par contre, deux êtres ont réalisé une authentique communion d'amour vrai et dans la fidélité au Christ, ce sentiment de solitude a chez eux une signification tout autre. Qu'ils se rappellent ce qu'ils ont compris autrefois : le sentiment de solitude révèle un besoin de communion. Mais c'est d'une autre communion maintenant qu'il s'agit. La personnalité humaine en est arrivée à un stade où, pour atteindre à la plénitude, il lui faut entrer en communion avec Dieu. Dieu, non plus notion, non plus un être dont on a entendu parler, mais Quelqu'un qu'on rencontre et avec qui s'instaure un dialogue, une intimité — ce que Job exprimait en ces termes : « Jusqu'à présent je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont contemplé » (Job 42, 5).

D'où l'on voit que ce serait alors une erreur, et grande, de s'en prendre au conjoint, à l'amour. Non seulement on doit au mariage d'avoir appris que le sentiment de solitude du temps de l'adolescence était aspiration à la communion conjugale, mais aussi d'avoir été amené par lui à désirer une autre communion, un autre mariage, celui de l'âme avec son Dieu. Les jeunes sourient, incrédules et scandalisés, en lisant le mot célèbre de Paul Valéry, qu'ils prennent pour la boutade d'un sceptique : « Dieu a créé l'homme, mais ne le trouvant pas assez seul, il lui a donné la femme pour mieux lui faire sentir la solitude. » Les jeunes se trompent. C'est le grand bienfait du mariage de faire mûrir au cœur des époux une certaine qualité de solitude qui, loin de les séparer et de nourrir en chacun des griefs envers l'autre, les rapproche dans la tendresse et la reconnaissance. Désormais, s'ils comprennent, s'ils consentent, leur amour sera, selon le vœu de Rilke, « deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant et s'inclinant l'une devant l'autre ».

Que chacun ne craigne pas de s'enfoncer dans la solitude. Que chacun entende la parole du Seigneur transmise par Osée : « Je l'attirerai au désert, et là je parlerai à son cœur » et celle de sainte Thérèse la commentant : « Ce qui importe avant toute chose, c'est d'entrer en nous-mêmes pour y rester seul à seul avec Dieu ». Mais comment est-ce possible sans offusquer l'amour conjugal et sans risquer de le compromettre ? Il est normal qu'on se pose la question, qu'on soit pris de panique comme devant un saut dans le vide. La seule réponse, la seule sécurité est dans une foi aveugle en la parole du Christ : « Celui qui perd sa vie la sauve ». Faudrait-il donc perdre notre amour ? Oui, il faut le dire franchement, il y a à perdre, il y a un détachement essentiel à consentir (cf. 1 Co 7, 29-31). Mais que soit « sauvé » et retrouvé — et au centuple — ce qui d'abord a été « perdu », ceux qui en ont fait l'expérience sont là pour l'attester.

Que deux époux, non pas en dépit de leur amour mais grâce à lui, accèdent à un stade de vie conjugale où tendrement et patiemment ils s'entraident à progresser sur le chemin de solitude qui conduit à la rencontre du Seigneur ; qu'ils trouvent au jour le jour, dans l'image de l'union du Christ et de l'Église qu'est leur mariage, lumière et secours pour comprendre la vie d'intimité avec Dieu et y progresser ; que par la mise en commun, confiante et respectueuse, des richesses de leur solitude, leur intimité connaisse des profondeurs insoupçonnées au début de leur mariage, n'est-ce pas, à vrai dire, pour élever l'amour à une telle perfection que le Christ fit du mariage un sacrement ?

HENRI CAFFAREL

¹ Cette situation mériterait une étude, mais qui déborderait le cadre de cet article.

